

Le festival de demain sera petit mais costaud

Une étude du Crisp laisse entendre que la fièvre festivalière arriverait à bout de souffle. Pourtant, les petits festivals s'en sortent bien. Bilan de la saison.

Au début de l'été, début de la saison des festivals, une étude du Crisp (Centre de recherche et d'information sociopolitiques) posait la question : « Vers un essoufflement de la fièvre festivalière en Belgique ? »

Son auteur, Christophe Goethals, mettait en évidence plusieurs points : tout d'abord le fait que la Belgique est une terre fertile en festivals (en fait, la terre la plus fertile d'Europe, par rapport au nombre d'habitants et à la superficie du territoire) ; que l'équilibre financier de tels événements reste inévitablement fragile ; enfin, que la course

au gigantisme laisse entrevoir l'explosion de la bulle festivalière.

Toujours plus grands, toujours plus chers, avec les toujours plus grandes stars du monde pop... « *Le phénomène de "festivalisation" montre certains signes de fatigue*, écrit-il. *Au vu du nombre de festivals en activité, l'offre ne peut plus croître indéfiniment, encore moins compte tenu d'un contexte politique et économique peu favorable.* » La fin de l'âge d'or ?

Là-dessus, on apprenait que Rock Werchter, pour la première fois depuis des lunes, n'affichait

pas complet. Ni le Graspop. Ni Couleur Café. Ni le Pukkelpop. Les raisons ? Météo ? Hausse du prix des billets, de la bière, de... ? Affiche starifiée mais peu homogène ? Un peu tout ça. A quoi il faut peut-être ajouter « *un effet post-attentats que nous ne mesurons pas encore tout à fait*, disait Fabrice Lamproye, programmeur des Ardentes, il y a quelques semaines. *Nous avons eu moins de festivaliers internationaux que les autres années* ».

Pourtant, du côté des « petits » festivals, la saison fut bonne. Excellente même. Esperanzah !,

Ronquières, La Semo, le BSF dans un autre style. Tous ont vécu une édition 2016 des plus positives. Gino Innocente du Ronquières Festival : « *On a été sold-out (36.000 festivaliers sur deux jours) bien avant l'événement, ça n'était jamais arrivé aussi rapidement. Au niveau des ventes, ça a été au-delà de nos espérances. On voulait installer le festival pour ses cinq ans, c'est fait.* »

La « crise », s'il y en a une, affecterait-elle avant tout les grosses machines d'été tout en épargnant les plus modestes ? Un festival bien ancré localement, ne faisant pas la course

aux grosses têtes d'affiche (tout simplement parce qu'il ne peut pas se le permettre), plus convivial, familial, bref, relax et à taille humaine, est-il une force face aux Goliath ? Gino Innocente : « *Ce qui ressort des commentaires de nos festivaliers, c'est que c'est effectivement ce qu'ils recherchent : un événement à taille humaine où on ne doit pas faire des kilomètres à pied pour arriver sur le site du festival et puis entre les scènes, où on n'est pas systématiquement perdu dans une marée humaine. C'est un des éléments qui nous différencie des grosses machines festivalières et c'est une recette de notre succès.* »

« Total experience »

Selon l'étude du Crisp, un re-

nouvellement de l'offre festivalière peut être la solution à la « grosse fatigue ». Christophe Goethals pointe que la principale force d'un festival pour s'installer dans le paysage déjà encombré des offres est d'établir une identité propre et forte. C'est le cas de Dour, qui marie expérience et programmation musicale solide, parvenant à s'adapter aux évolutions sans se renier – ainsi l'électronique est beaucoup plus présente aujourd'hui à l'affiche du festival, qui n'a jamais été aussi populaire.

L'auteur prend également l'exemple de Tomorrowland, qui offre « *une expérience aux multiples facettes* » et propose au public davantage que de la musique. La « *total experience* » du festival qui est le modèle que tentent de suivre les mastodontes du genre, à leur manière et comme ils peuvent. Mais la question se pose : cette tendance n'est-elle pas un cul-de-sac ? Un modèle de festival non seulement difficile (impossible ?) à

suivre et qui est en même temps en train de tuer le festival ? Gros noms, grosses scènes, gros feux d'artifice, bim bam boum pata-poum !...

En y regardant de plus près, on notera que les festivals les plus récents (Deep In The Woods, Ronquières, La Semo...) ont pris, au contraire, le parti de l'intimisme, du local, du confort d'écoute. Par la force des choses, bien sûr, mais aussi par choix. Dernier-né, le Paradise City, qui a connu sa deuxième édition sous la pluie en juin, propose un concept qui marie expérience (tendance *green*) et programmation musicale homogène (électro chic), tout en restant intimiste et raffiné, confortable : « *Notre plus gros atout, c'est l'environnement, ce château médiéval et son cadre. Le festival doit rester intime* » nous disait alors Gilles De Decker, ajoutant : « *J'ai l'impression que cette vague de la "total experience" à la Tomorrowland que beaucoup ont suivi touche à sa fin. Aujourd'hui, il y a une envie de back to basics, c'est-à-dire la musique.* »

Ce qui implique, donc, un confort d'écoute, un environnement de taille humaine, une affiche moins tape-à-l'œil, mais plus homogène. Ce qui n'empêche aucunement une expérience spécifique au festival, mais (re)met la musique au centre de cette expérience. Un retour aux sources en vue ? ■

DIDIER ZACHARIE

Christophe Goethals, « Vers un essoufflement de la fièvre en Belgique ? », Les @analyses du Crisp en ligne, 30 juin 2016, www.crisp.be.